

Édité par
le conseil
général
du Gard



D'Espeyran à Saint-Gilles,
de l'Antiquité au Moyen Âge

Si vous souhaitez vous procurer cette revue,
contacter : PY_C@cg30.fr

Préface

Henri-Luc Camplo, Marie-Françoise Grifeuille, Christophe Pellecier.

Lorsque l'on évoque Saint-Gilles du Gard, pour les spécialistes comme pour les amoureux du Patrimoine, l'image de l'abbatiale et de sa façade s'impose avec la force de l'évidence. De par sa seule présence, ce témoignage insigne de l'art roman méridional suffirait à expliquer, à résumer l'histoire du lieu. Pourtant, une curiosité plus grande, une approche plus exigeante conduisent à reconsidérer ce monument au-delà des premières certitudes et c'est au contraire toute une foule de questions qui s'impose. On peut en effet s'interroger sur l'occupation de ce terroir durant les derniers millénaires, car le monastère des origines ne s'est pas implanté sur des terres vierges de toute présence humaine. L'agglomération médiévale et moderne a été précédée par une autre ville fondée au début de l'âge du Fer. Ses vestiges, aujourd'hui enfouis, appartiennent au domaine du Château d'Espeyran, propriété de l'Etat (Ministère de la Culture et de la Communication) affecté, dès 1964, à la direction des Archives de France. Depuis 1977, il accueille le Centre national du microfilm et de la numérisation. Ce site, interprété comme un comptoir littoral protohistorique, constitue une réserve archéologique de

premier plan, des archives du sol qui doivent encore être exploitées – peut-être pour retrouver le nom oublié de cette agglomération. C'est dans ce passé que la fondation monastique plonge ses racines et celui-ci fait partie des atouts qui ont favorisé son succès. L'action des hommes doit aussi être conjuguée avec les caractères d'un milieu physique bien individualisé. A l'aune des siècles, le littoral lagunaire, malgré les multiples transformations qu'il a connues, n'apparaît pas comme un espace répulsif, mais au contraire s'avère riche de potentialités en terme de ressources et comme de possibles points de contacts avec les courants commerciaux de la Méditerranée antique et médiévale.

Travailler à l'échelle d'un espace, croiser des disciplines scientifiques, brasser une documentation portant sur plusieurs millénaires, tout ceci ne peut plus être aujourd'hui un objectif individuel. Cette démarche trouve son origine dans la volonté commune de plusieurs institutions, le musée municipal de la Maison Romane et le Centre national du microfilm et de la numérisation – à l'initiative du projet et le soutenant, le Conseil



général du Gard – pour son aide méthodologique et financière, et enfin de la Direction régionale des Affaires Culturelles du Languedoc-Roussillon. Cette dernière a su rassembler toutes les compétences nécessaires avec la participation de deux grands laboratoires d'Archéologie du Midi de la France, l'un basé à Lattes-Montpellier, l'autre à Aix-en-Provence. Tous les acteurs de ce projet ont souhaité offrir au lecteur ce nouveau volume de la collection *Archéologies gardoises* consacré à l'un des grands sites du département et lui faire découvrir ainsi l'histoire d'un itinéraire, plutôt une " trajectoire historique " pour reprendre le titre heureux d'une des contributions, qui le conduira de l'agglomération portuaire des origines au portail de l'abbatiale. Ce bilan de nos connaissances servira de matière pour l'élaboration d'une exposition par le musée municipal de la Maison Romane. Ces textes ne constituent donc pas un aboutissement, mais plutôt le point de départ pour des actions à venir qui formeront le corps d'un véritable programme de recherche. La conjonction entre un Patrimoine du plus haut intérêt et cette dynamique naissante est renforcée par d'autres initiatives, comme le lancement des études indispensables pour l'élaboration d'un plan de sauvegarde des

quartiers anciens de Saint-Gilles, l'acquisition par la Municipalité des parcelles de l'ancien cloître ou la réalisation d'une fouille archéologique préventive au quartier Saint-Pierre, le comité de pilotage pour la mise en valeur du château d'Espeyran et donc du site archéologique de l'Argentière. Si Saint-Gilles est resté longtemps en marge des préoccupations de la recherche régionale, gageons qu'un tel bouillonnement de projets permettra certainement de rattraper le temps perdu et d'écrire de nouvelles pages de l'histoire du département du Gard.

Le comptoir d'Espeyran à l'âge du Fer

Réjane Roure et Emilie Compan

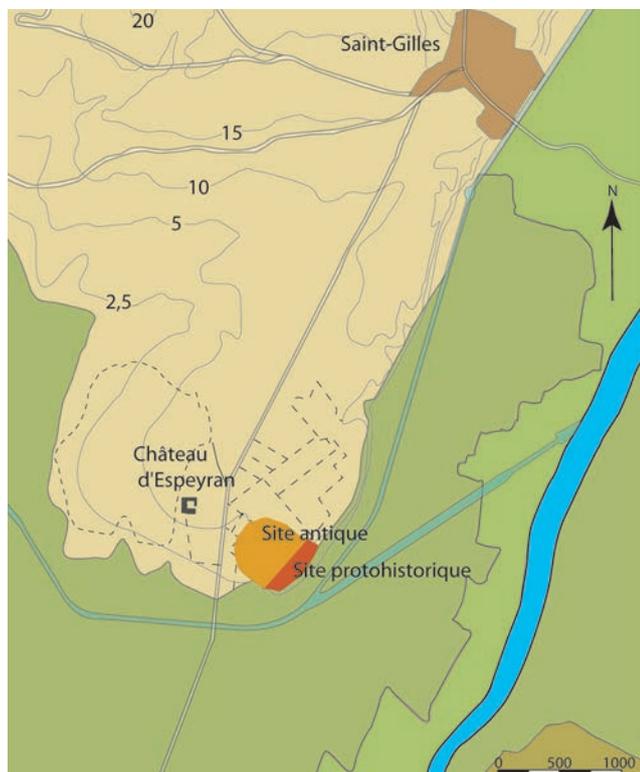


Fig. 1 - Localisation du site d'Espeyran : en rouge la zone de concentration des vestiges protohistoriques (âge du Fer), en orange la zone d'extension du site à l'époque antique

Espeyran est l'un des nombreux comptoirs de commerce installés en bord de lagune qui maillent le littoral gaulois à l'âge du Fer et témoignent des intenses échanges qui caractérisent les six derniers siècles avant notre ère en Gaule méridionale. Installé au bord d'un bras du Rhône, à l'extrémité de la Costière (fig. 1), cet habitat est occupé de façon permanente de la fin du VI^e siècle av. n. è. au II^e siècle de n. è. ; le site continue cependant à être fréquenté jusqu'au IV^e siècle au moins, ainsi que le souligne plus loin Claude Raynaud. Le matériel retrouvé par les archéologues permet de mieux connaître les différentes phases de développement de cet habitat et l'évolution de son mobilier céramique, révélant une page supplémentaire de l'histoire de la Gaule du Sud à l'âge du Fer et du commerce en Méditerranée à cette époque.

La Gaule du Sud à l'âge du Fer

Espeyran s'intègre dans toute une série d'habitats protohistoriques connus en Gaule méridionale (fig. 2). La plupart de ces agglomérations ont donné naissance à nos villes et nos villages actuels. Parallèlement à la maîtrise de la métallurgie du fer, à partir du VII^e siècle av. n. è., les populations gauloises se sont progressivement sédentarisées au sein d'habitats de différentes tailles où se regroupaient tous les types d'activités artisanales et vivrières.



Fig. 2 - Carte des principaux sites protohistoriques de Gaule méridionale



Fig. 3 - Carte des peuples de Méditerranée à l'âge du Fer

L'agriculture céréalière, l'élevage et l'artisanat connaissent des progressions constantes, tandis que sont mises en valeur toutes les potentialités des terroirs environnants. Le développement des études spécialisées accompagnant l'archéologie permet aujourd'hui de mieux connaître l'environnement et les ressources vivrières de ces époques. Dans la région, jusqu'en bordure de la lagune, croissait une forêt de frênes et d'ormes, coexistant avec une chênaie dans les zones plus drainées. Les céréales les plus cultivées sont l'orge, le blé dur, le blé tendre, l'amidonnier et le millet ; les légumineuses sont représentées par la fève, la gesse et la lentille ; en plus petites quantités mais de façon croissante apparaissent également des fruitiers : du raisin, des olives, des amandes, des figues. L'artisanat de la céramique se développe également avec une certaine diversification des productions, qui intègrent des formes inspirées du répertoire méditerranéen ; l'usage du tour se répand, même si les céramiques modelées à la main, ou simplement au tour lent, restent très présentes jusqu'à la fin de l'âge du Fer. L'architecture devient plus complexe : les

habitats sont entourés de remparts monumentaux en pierres, flanqués de tours ; un proto-urbanisme se met en place, avec des réseaux viaires élaborés et une organisation en quartiers ou en îlots (Nages, Entremont).

Le commerce en Méditerranée

Alors que s'épanouit cette florissante civilisation, le bassin occidental de la Méditerranée devient une zone de trafics intenses entre les diverses populations qui occupent cette zone : les Etrusques en Italie du Nord et en Italie centrale ; les Grecs installés en Italie du Sud et en Sicile, les Phéniciens en Afrique du Nord et en Espagne ; les Ibères en Espagne et en Roussillon (fig. 3). La Gaule méridionale est directement touchée par ces échanges à la fin du VII^e siècle av. n. è. quand les Grecs de Phocée fondent *Massalia*, Marseille, sur les bords du Lacydon. Dans les décennies qui précèdent, seuls quelques contacts sporadiques sont attestés par l'archéologie, en Provence et en Languedoc

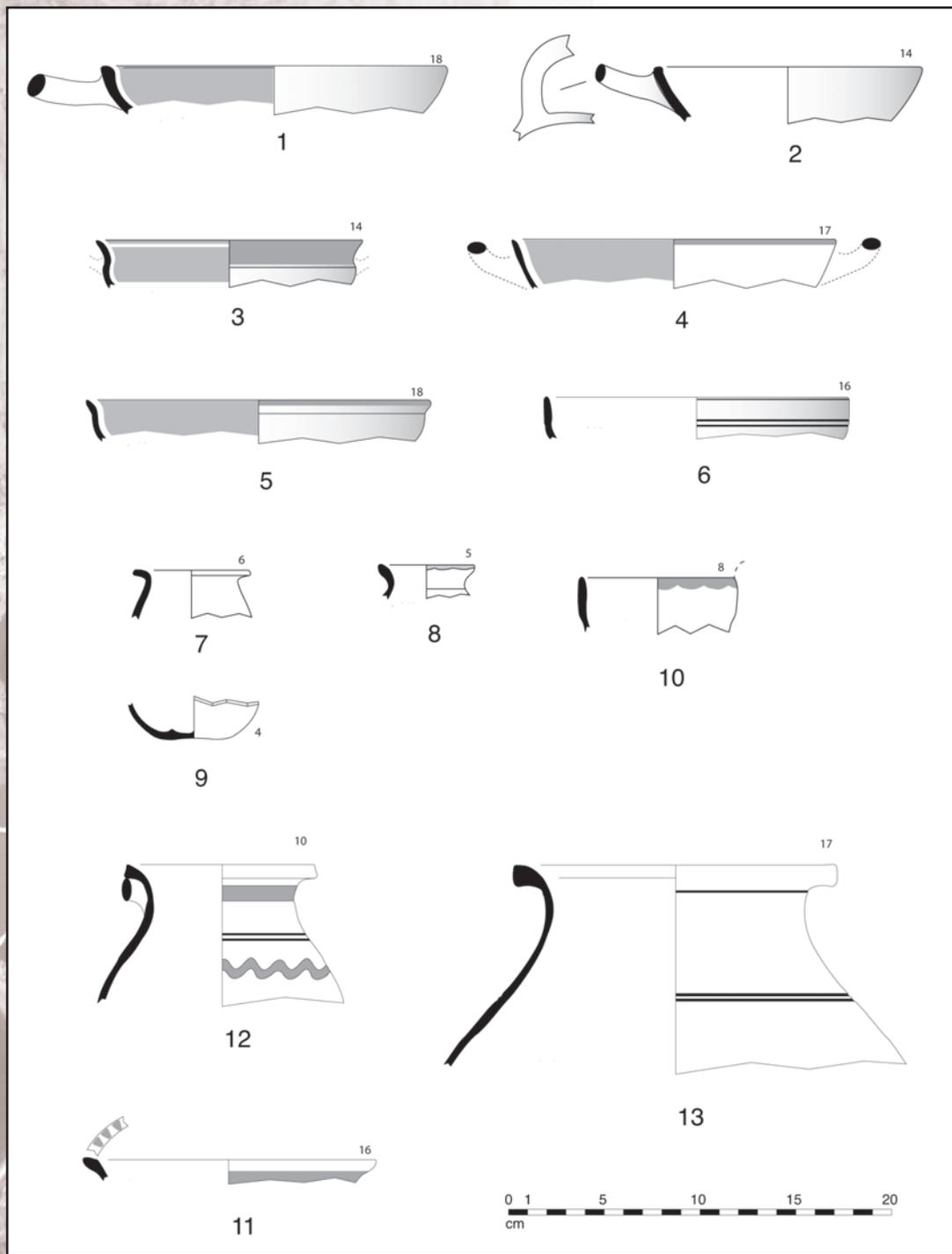


Fig. 4 - Vaisselle de table en céramique claire massaliète : coupes à une anse (n° 1-2) et coupes à deux anses à bandes peintes (n° 3-5) inspirées des modèles attiques et grecs orientaux, coupe carénée d'imitation indigène (n° 3), petites olpès inspirées de la céramique grecque orientale (n° 7-9), cruches à anse surélevée (n° 10-11) et non surélevée (n° 12-13) aux décors peints et incisés



Fig. 5 - Vue aérienne du site d'Espeyran, cliché Michel Passelac. Projet collectif de Recherche Comptoirs littoraux protohistoriques du Languedoc oriental.

occidental. Les échanges se multiplient avec l'entrée en jeu des Phocéens, qui fondent également Emporion (Ampurias aujourd'hui) en Catalogne. La Gaule méridionale, et plus particulièrement le Languedoc, va bénéficier des potentialités offertes par sa situation privilégiée entre *Emporion* et *Massalia* : cette région se retrouve au cœur des échanges, comme en témoignent les nombreuses importations de ces deux régions découvertes à Espeyran et dans les autres sites littoraux de la région. Les productions massaliètes (*fig. 4*) vont progressivement devenir majoritaires, voire parfois exclusives : à partir du IV^e s. av. n. è. Marseille étend son emprise économique – sinon politique – sur le Languedoc oriental. Les Grecs de Marseille fondent à leur tour le long du littoral gaulois une série de comptoirs ou de

forteresses parmi lesquels celui de *Rhodanousia* pourrait éventuellement être identifié avec le site d'Espeyran (voir l'article de Michel Py).

Evolution de l'habitat d'Espeyran

L'exploration archéologique d'Espeyran entre 1970 et 1975 a donné des résultats significatifs et a permis d'avoir un premier aperçu de l'évolution de l'habitat sur le site d'Espeyran.

La présence d'un rempart n'a pas pu être vérifiée dans le cadre des fouilles réalisées, mais son existence est probable car la majorité des sites contemporains étaient fortifiés et la faiblesse de la reconnaissance archéologique ne permet pas de l'exclure. On



Fig. 6 - Photo d'un des sondages réalisés entre 1970 et 1974 présentant un sol d'occupation avec des céramiques écrasées (cliché Michel Py)

suppose pour le moins une fermeture de la zone habitée : une nette délimitation apparaît de fait sur une série de photographies aériennes réalisées en 2004 (fig. 5) : un retour de la Costière à l'ouest de la zone des vestiges est prolongé par une large trace de couleur foncée qui correspond peut-être à un fossé, qui pouvait être doublé par un rempart en pierres.

L'habitat est mieux connu, car il a pu être observé dans le cadre des sondages. Dans les premiers temps de l'occupation, les techniques de constructions sont apparemment basées sur l'emploi de poutres et de torchis, comme dans le reste de la région. Plusieurs trous de poteaux ont été repérés, servant de base à l'architecture de la maison, l'espace entre les poteaux porteurs était ensuite comblé avec du pisé, mélange de terre et de végétaux, dont plusieurs fragments ont été retrouvés dans les sondages. A partir du milieu du Ve siècle av. n. è., une nouvelle technique de construction est utilisée : les murs sont élevés en briques crues, sur une fondation de pierres. Cette technique, d'origine méditerranéenne, sera prédominante jusqu'à la fin de l'occupation protohistorique du site, vers la fin du Ier siècle av. n. è.. Quelques murs construits totalement en pierres sont également attestés, mais de façon marginale par rapport à ceux utilisant la brique crue. La majorité des sols observés dans ces maisons étaient en terre battue, comme c'était l'usage dans la région à cette époque, mais certains pouvaient être constitués d'une épaisse couche de galets de Costières damés (fig.6). Quelques foyers ont pu être repérés, soit construits en argile, soit creusés en fosse. L'étendue limitée des sondages n'a pas permis de connaître l'organisation interne des maisons : ni la distribution des pièces – dans l'hypothèse de maisons à pièces multiples qui sont attestées dès le IIIe siècle av. n. è. sur certains sites littoraux (*Lattara*) –, ni la probable spécialisation des espaces (zone de stockage, zone de repos, zone de préparation culinaire, etc).

Les couches d'occupations correspondant à ces différentes phases, ainsi que les remblais recouvrant les sols d'habitation ont livré un abondant mobilier archéologique, composé essentiellement de fragments de céramiques qui ont permis de mettre en évidence la richesse du site à travers la multiplicité des échanges que ses habitants opéraient.



Fig. 7 - Fragment de céramique attique à figures rouges (cliché DAF Espeyran)

Le mobilier céramique

La céramique constitue la base de travail essentielle de l'archéologue car il s'agit du type de vestige le mieux représenté sur les sites protohistoriques en raison de sa bonne conservation. Le mobilier métallique est plus rare car le métal pouvait être réutilisé et ces objets étaient donc souvent récupérés. Les objets en bois, en vannerie, en tissu, ne résistent pas au passage du temps – on les dit en matériaux périssables –, sauf dans des conditions très particulières : dans les milieux totalement secs, ou au contraire dans les milieux humides, comme les puits notamment. Ainsi, c'est tout une partie des objets de la vie quotidienne qui nous échappe. Les différentes productions céramiques de l'âge du Fer donnent toutefois des informations capitales sur la chronologie des habitats, car les formes produites évoluent au cours du temps, sur les relations commerciales nouées entre différentes régions grâce à l'identification des zones de productions, ainsi que sur les habitudes culinaires des populations.

Espeyran présente un faciès mobilier très marqué par les importations méditerranéennes et plus particulièrement par les productions de la colonie grecque de *Massalia*, fondée par les Phocéens en 600 av. n. è. sur les rives de Provence. La principale importation commerciale est le vin ainsi que le montre la présen-



Fig. 8 – Patère en céramique ibérique peinte (cliché DAF Espeyran)

ce massive d'amphores de Marseille, qui deviennent exclusives au IV^e siècle av. n. è. avant de reculer face à l'arrivée des amphores italiennes qui envahissent le marché de la Gaule du sud à partir du I^{er} siècle av. n. è. accompagnant la romanisation du Midi.

La vaisselle et le service à boire se composaient pour une petite part de productions locales : les céramiques non tournées – urnes, jattes et couvercles servant à la cuisine ; et majoritairement de productions d'origine méditerranéenne, provenant soit de Grèce, avec les coupes en céramique attique – des vases à vernis noirs produits à Athènes, parfois décorés de figures rouges (*fig. 7*) ; soit d'Espagne, avec les gobelets à boire de la côte catalane, produits dans la région d'Empurias et les larges coupes en céramique ibérique peinte (*fig. 8*) ; soit d'Italie, avec les céramiques campaniennes, produites dans la région de Naples à partir du III^e s. av. n. è. et importées massivement en Gaule à partir du milieu du II^e s., accompagnant la diffusion du vin italique ; et surtout de Marseille, avec les céramiques à pâte claire, parfois peinte de larges bandes rouge sombre ou brune ou orangée : les cruches (*fig. 9*) et la plupart des coupes étaient de cette origine ; ces céramiques furent probablement imitées localement, mais il est encore difficile de déterminer la part des imitations et des originaux. On trouve aussi au début de l'occupation du site, des céramiques grises monochromes, des coupes essentiellement, imitant certaines productions d'Ionie (*fig. 10*). L'ensemble de ce mobilier constitue un témoignage éloquent des échanges qui se sont déroulés dans cette active place de commerce.

Espeyran au cœur du Languedoc oriental

L'habitat protohistorique d'Espeyran n'est pas isolé : une série d'habitats connaissant les mêmes périodes d'occupation sont implantés dans la région ; nous évoquerons ici les plus proches, avec lesquels le comptoir d'Espeyran a probablement dû établir des relations (*fig. 11*).

Au nord-est, en remontant le cours d'un bras du Rhône nous trouvons Arles, *Arelate*, appelée *Thelinè* lorsque les Grecs l'habitaient selon les sources littéraires, occupée dès le VI^e siècle av. n. è. comme Espeyran, et jusqu'à la période romaine où elle

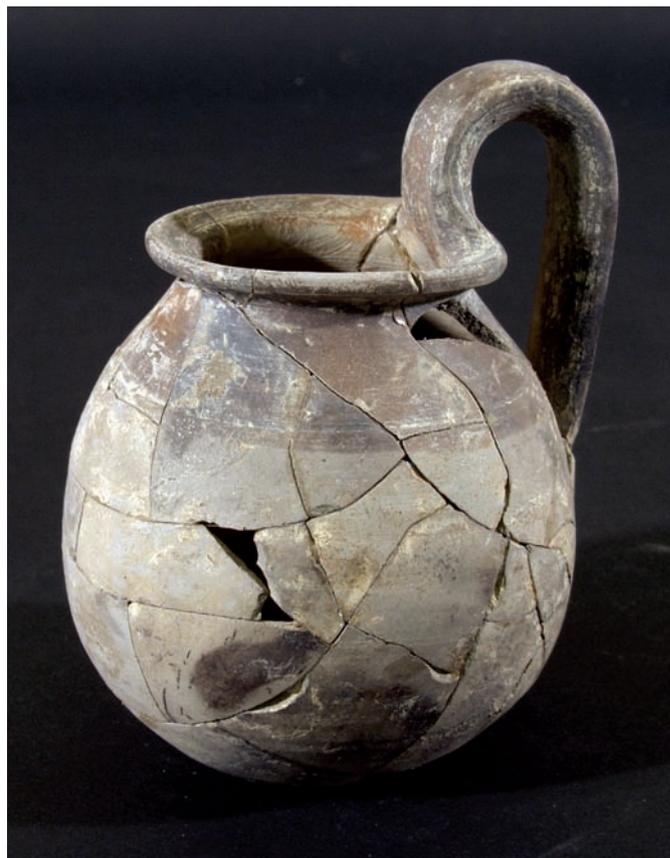


Fig. 9 – Petite cruche en céramique à pâte claire massaliète (cliché DAF Espeyran)

deviendra un chef-lieu de première importance. A l'ouest, en suivant le bord méridional de la Costière – en bateau par la lagune ou à pied – nous trouvons le comptoir du Cailar, occupé depuis le début du Ve siècle av. n. è. et jusqu'à l'époque romaine ; cet habitat est relativement similaire à celui d'Espeyran : on y trouve des constructions en dur dès le Ve siècle av. n.è., ainsi qu'un rempart en pierres et le répertoire des céramiques découvertes au Cailar est également très proche de celui d'Espeyran, avec une coloration massaliète marquée : de nombreuses amphores et beaucoup de vaisselle importée (attique, pâte claire, claire peinte). On est donc amenés à s'interroger sur la concurrence qui a pu s'exercer entre ces deux comptoirs distants de 15km seulement, ou

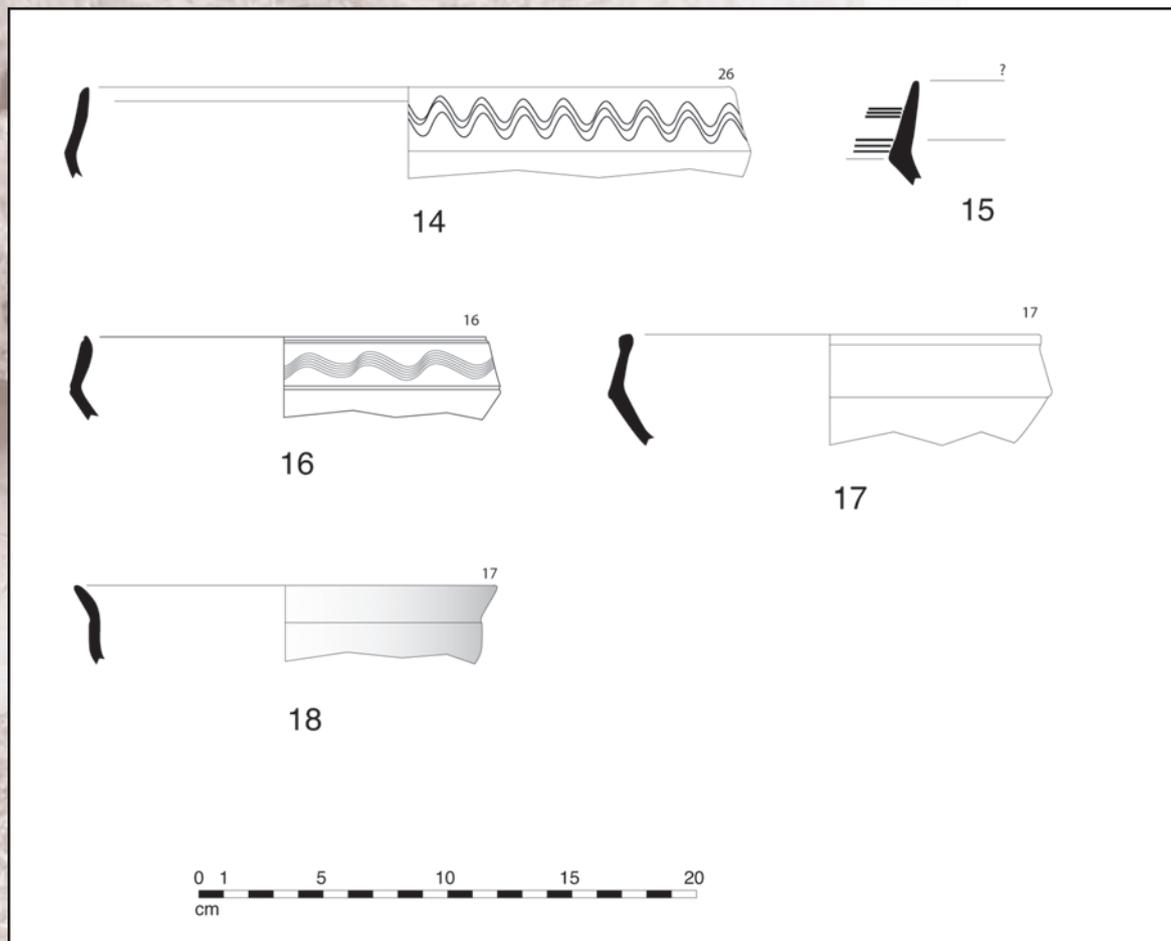


Fig. 10 – Vaisselle de table en céramique grise monochrome : coupes carénées caractéristiques de cette céramique indigène, aux décors onvés et incisés (n° 14-16) et gobelet caréné (n° 17), coupe à deux anses inspirée des formes attiques (n° 18) et rappelant la forme en pâte claire

au contraire sur leur complémentarité. Au nord, la principale agglomération en contact avec Espeyran est Nîmes, *Nemausus*, qui s'est développée autour d'une source sacrée et qui deviendra à l'époque romaine la capitale des Volques Arécomiques. Les recherches archéologiques préventives récentes réalisées au sud de Nîmes ont montré une occupation de la plaine très dense durant la Protohistoire avec tout un réseau de chemins et de fossés de drainage, liés pour l'essentiel à l'exploitation agricole ; Espeyran a pu servir d'interface commerciale entre ces productions et les importations méditerranéennes, faisant office de port pour la ville de Nîmes. Dans la liste des habitats en liaison avec Espeyran, il faut mentionner également Beaucaire, l'antique

Ugernum, installée en amont, sur la rive droite du Rhône, et qui devait servir de débarcadère aux marchandises méditerranéennes, de la même manière qu'Espeyran ; ainsi que le port de *Lattara*, Lattes aujourd'hui, situé plus à l'ouest, en bordure lui-aussi de la lagune antique et qui se révèle depuis plus de 20 ans aux archéologues comme une importante place de commerce durant tout l'âge du Fer. Ainsi, le comptoir d'Espeyran s'insère au sein d'un territoire marqué par une série de pôles économiques et probablement politiques, qui dessinent un réseau complexe dont l'articulation essentielle, mais non exclusive, semble être, tout au long de l'âge du Fer, une ligne de comptoirs littoraux d'une part et une zone d'habitats situés dans l'arrière-pays



Fig. 11 - Carte du Languedoc oriental : les sites voisins d'Espeyran

d'autre part. Toutefois, les relations entre ces différents sites ne pourront pas être véritablement appréhendées pour la période protohistorique tant que la question d'Espeyran/Rhodanousia ne sera pas définitivement résolue puisque le statut de colonie de Marseille donnerait un tout autre rôle à Espeyran au sein du Languedoc oriental. Enfin, les rapports entre ces différents habitats ont probablement évolué au cours des six siècles de leur occupation protohistorique, comme ils évolueront également à l'époque romaine puis à l'époque médiévale.

A la fin de l'âge du Fer, le visage de la Gaule méridionale se transforme peu à peu et les réseaux d'échanges se modifient. La

voie domitienne – qui passe assez loin au nord d'Espeyran – polarise de plus en plus les trafics commerciaux et les habitats, alors même que l'évolution géomorphologique du milieu naturel qui a créé la prospérité d'Espeyran au VI^e s. lui ôte sa fonction de port de commerce. Le comblement progressif de la lagune rend difficile, voire impossible l'accès à Espeyran depuis la Méditerranée, poussant les habitants à exploiter les autres potentialités de leur territoire.